

HAJAR AZELL

L'ENVERS  
DE L'ÉTÉ

roman

*nrf*

GALLIMARD



L'ENVERS DE L'ÉTÉ



HAJAR AZELL

L'ENVERS  
DE L'ÉTÉ

roman

*nrf*

GALLIMARD



*À Mahjouba*  
*À Mosa*





*De nos jours, quelque part  
au bord de la mer Méditerranée.*



I

TERRE



Elle s'était effondrée dans le salon un dimanche matin, sans vie, en un soupir. Les cris pleuvaient autour d'elle. On chantait la mort cruelle qui frappait la famille. On saisissait les téléphones, prévenait les morts et les vivants. Ils étaient venus de partout, son fils, sa fille, ses six frères et sœurs, ses cinq petits-enfants, tous ceux qui l'avaient connue, tous ceux qui avaient entendu parler d'elle. Elle avait marqué des générations par un don. Gaïa savait raconter les histoires. Chacune de ses phrases s'étirait lentement, soutenue par l'intelligence de son regard. Elle maîtrisait l'art des symboles, maniait la parole, désamorçait les tensions. Jamais ses récits n'étaient choisis au hasard. Ils émergeaient d'un contexte, renvoyaient chacun à sa propre situation, incarnaient toutes les parties d'un conflit. Souvent, les gens venaient la voir pour résoudre leurs différends. Elle avait un sens aigu de la justice. Son discours forgeait la cohésion entre les hommes, réglait les brouilles de famille qui s'éternisent, imposait la sagesse de son expérience. Elle connaissait parfaitement la vie des gens, les principaux

événements qui la faisaient et la défaisaient. Les jours et les années importaient peu.

Dès l'annonce de la mort de Gaïa, son fils Elio prit l'avion depuis Paris. Sa femme et ses deux filles, May et Sarah, le rejoignirent le lendemain. La distance qui le séparait de la maison maternelle était un supplice. Chaque minute passée dans le train, l'avion puis enfin la voiture était chargée de souffrance. Il s'en voulait maintenant terriblement d'être parti loin de Gaïa.

Trente-cinq ans auparavant, lorsqu'il avait quitté la maison familiale, construite à flanc de colline dans le village de Tephles, pour aller étudier, ils savaient l'un et l'autre que leur vie allait changer, que désormais ils ne se verraient plus que par intervalles. Ils s'étaient étreints comme pour la dernière fois.

Puis, au fil des années, le lien qui les reliait s'était distendu. Elio s'était fait une raison. Il avait poursuivi ses rêves jusqu'à leurs confins. Ingénieur agronome puis chercheur reconnu, sa réussite le mena très loin de la maison familiale, construite entre mer et cimetière. Mais il revenait tous les étés et se refusait à croire qu'il était parti : il lisait encore les journaux du coin, téléphonait deux fois par semaine et envoyait des photos. Puis un jour, la nouvelle d'une mort arriva et d'autres suivirent. Ce monde qu'il voulait immuable changeait comme le sien. Il ne pouvait plus rester captif de ses souvenirs d'enfance. Les murs de la grande maison s'écaillaient, l'humidité y laissait des cloques, les mauvaises herbes envahissaient le jardin, les maladies guettaient ses proches. Le temps passait, courait,

renversait les digues qu'on lui opposait. Ses deux filles, May et Sarah, ne lui ressemblaient pas. Elles n'avaient pas eu la même enfance, elles n'avaient pas connu le même dépouillement, elles n'avaient pas le même sens des rondes. D'énormes bâtiments blancs et difformes s'étaient interposés entre ses souvenirs et la mer qu'il contemplait depuis le toit. Le monde de sa jeunesse s'écroulait derrière lui. Il n'était plus qu'un spectateur occasionnel. Il avait quitté le tableau.

\*

Quand Gaïa mourut, sa fille Rita était à quelques kilomètres de la maison familiale. Ce dimanche d'octobre, Rita avait ressenti quelque chose d'inhabituel. On lui prêtait une intuition redoutable dont elle faisait rarement usage. Elle était secrétaire dans une petite entreprise mais elle avait toujours rêvé d'« être quelqu'un » comme disait Gaïa des gens qu'elle estimait.

Rita et Elio avaient tous les deux grandi au village de Tephles. Rita était de ces femmes que l'on remarque. Elle avait, très tôt, nourri le rêve d'avoir son propre magasin, une auberge, un café, qu'importe, un établissement qu'elle puisse gérer elle-même. Ses ailes s'étaient brûlées dans plusieurs tentatives qui avaient toutes échoué.

Rita avait un visage fin et des yeux verts pénétrants. La vingtaine à peine franchie, elle avait rencontré l'amour. Un homme lui avait promis les étoiles. Gaïa s'était opposée à leur union. Rita était trop jeune pour partir à l'étranger

avec cet homme de la ville. Ilan, son mari actuel, était arrivé après. Cela n'avait rien d'un choix du cœur.

Malgré sa déception amoureuse, Rita s'était mariée tôt, dans une précipitation qui avait emporté toute sa vie. Elle avait deux fils et une fille qui vivaient encore à la maison. Camélia était sa deuxième, et Rita faisait peser sur elle toutes ses espérances pour l'avenir. À vingt-cinq ans, Camélia était son enfant éternelle. Elle n'avait jamais prêté d'attention particulière à ses fils, les avait laissés grandir et se construire en autonomie. Ce jour-là, c'est Camélia qu'elle pleura au lieu de sa mère Gaïa. Elle pleura son destin écorché comme le sien, cette malédiction qui emportait toutes les femmes de sa famille. Elle fut prévenue par Nina, qui était au chevet de Gaïa depuis des années. Nina voulait se charger d'annoncer le décès à tout le monde. Rita le refusa net.

La famille avait recueilli Nina à sa naissance. Gaïa avait tenu à l'élever comme si c'était sa propre fille, avant d'accoucher d'Elio puis de Rita. Nina souffrait d'une légère surdité qui la maintenait à l'écart des réunions familiales. Elle était souriante en toutes circonstances mais souvent en retrait. Comment Nina pouvait-elle s'arroger le droit d'informer le reste de la famille ? Ce n'était pas son rôle.

Rita pensa d'abord aux tâches dont elle devait s'acquitter. Elle contacta Elio, son frère. La voix de Rita était grave, faussement émue. Elio était effondré. Elle appela ensuite Camélia puis, dans l'ordre, son fils aîné et le second. Enfin, elle composa un par un les numéros de la famille élargie et



des amis. Les voisins étaient sans doute déjà sur place. Cela faisait longtemps qu'ils s'étaient préparés à accourir avec le visage le plus triste de leur collection.

Rita prit la voiture, seule, pour retrouver la dépouille de sa mère, échouée sur la banquette du grand salon. Sa fille, Camélia, ses deux fils et son mari arrêtaient des taxis depuis différents quartiers de la ville et gagnèrent la maison familiale, animée de clameurs, d'une foule de tissus longs, sombres, et d'une forte odeur d'encens.

\*

Le village de Tephles était érigé sur une colline balayée par un petit vent. Elio était revenu de France. Les autres membres de la famille proche habitaient à quelques kilomètres du village où Gaïa avait passé toute sa vie. Ils étaient tous revenus. Cette fois-ci pas en été, pas pour la mer, mais pour la terre, où l'on retourne lorsque c'est fini, lorsque l'on célèbre ou que l'on pleure. Tout revenait à la terre : des corps, à leur mort, aux robes blanches des mariées. Tephles demeurait le lieu des mariages, des naissances et des enterrements. La terre les réclamait tous, un jour ou l'autre.

La ronde était reformée, les visages rongés par le deuil, les mines grises et les yeux brouillés. Ils avaient fait le trajet jusqu'au cimetière adossé à la maison pour enterrer Gaïa le jour de sa mort avant le coucher du soleil. C'était là qu'elle avait toujours voulu finir : dans le sol brun de Tephles.

Nina avançait lentement, le regard vide. Rita pleurait. Elio était abattu.

Le cortège s'étira sous le ciel dégradé : des silhouettes marchant sous le soleil qui explose avant de disparaître. Une pellicule de miel recouvrait le village. Les habits flottaient dans le silence au milieu des croupes de verdure et du marbre froid des tombeaux. La foule avançait, compacte et désordonnée, sans meneur. Quelques voix s'élevaient, murmurant des prières ou des messes basses.

La ronde familiale était reformée, mais cette fois autour du cercueil. La terre sous leurs pieds abritait leur mère et grand-mère, rendue à son destin. Ils la lui confièrent puis retournèrent à la maison à la tombée de la nuit, par la petite porte du jardin. Elio, Rita, Nina, leurs tantes, leurs oncles et leurs enfants allaient tous rester ensemble, pendant plusieurs jours, dans cette grande bâtisse qui n'avait jamais été aussi pleine. Pleine mais vidée de cette aura dont seule Gaïa avait le secret. Les heures qui suivirent le décès, la parole les quitta. Tous les mots étaient maladroits.

Pourtant, le vivant reprit ses droits plus tôt que prévu. Au lendemain de l'inhumation, Nina, Elio et Rita organisèrent un grand repas qui rassembla la famille élargie, les voisins de Tephles et des villages alentour. Les filles d'Elio, May et Sarah, et leur mère étaient arrivées dans la matinée. À 14 heures, une trentaine de tables étaient dressées à l'intérieur, sur la terrasse et dans le jardin. On attendait l'arrivée du plat. Lorsque, soudain, la flamme de vivre jaillit là où on ne l'attendait pas :

HAJAR AZELL

## L'envers de l'été

« Chaque année avant les adieux, Nina organisait le partage des figues du mois d'août. Des dizaines de petits doigts s'agrippaient aux branches, tâtaient la pulpe molle des fruits avant de les arracher. Le sol se couvrait de violet. On rentrait à la maison avec de la sève blanche sur les doigts et, dans la bouche, ce goût sucré et granuleux qui marquait la fin de l'été. »

Dans la grande maison familiale au bord de la Méditerranée, Gaïa vient de mourir. May, sa petite-fille, qui a grandi en France, éprouve le besoin de passer quelques mois dans la maison avant sa mise en vente, en dehors de la belle saison. Elle y découvre, en même temps que la réalité d'un pays qu'elle croyait familier, le passé des femmes de sa lignée. En particulier celui de Nina, la fille adoptive de Gaïa, tenue écartée de l'héritage. Le paradis de son enfance se révèle rempli de blessures gardées secrètes.

Derrière la sensualité du décor, Hajar Azell fait apparaître l'extrême violence des rapports familiaux et des interdits sociaux qui pèsent principalement sur les femmes. Elle décrit aussi les coulisses du bonheur, les parenthèses ensoleillées des vacances en famille qui laisseront au cœur de ceux qui repartent une profonde nostalgie et chez ceux qui restent une douleur lancinante.

*Hajar Azell est née en 1992 à Rabat. L'envers de l'été est son premier roman.*



L'envers de l'été

Hajar Azell

Cette édition électronique du livre

*L'envers de l'été* de Hajar Azell

a été réalisée le 30 mars 2021

par les Éditions Gallimard

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN : 9782072926907 - Numéro d'édition : 374801)

Code Sodis : U36140 - ISBN : 9782072926914.

Numéro d'édition : 374803